CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL BESANÇON FRANCHE-COMTÉ

DIRECTION CÉLIE PAUTHE

LE GRAND THÉÂTRE D'OKLAHAMA

Texte librement inspiré des œuvres de **Franz Kafka** Mise en scène **Madeleine Louarn** et **Jean-François Auguste**

UNE COPRODUCTION DU CDN BESANÇON FRANCHE-COMTÉ

DU 20 AU 21 NOVEMBRE 2019
CDN SALLE KARL AUER

www.cdn-besancon.fr
03 81 88 55 11
Avenue Édouard Droz
25000 Besançon

ARRÊT TRAM :
PARC MICAUD

© Christian Berthelot

© Christian Berthelot

AUTOUR DU SPECTACLE

Jeudi 21 novembre 2019 à l'issue de la représentation
Rencontre avec l'équipe artistique

© Christian Berthelot

LE GRAND THÉÂTRE D'OKLAHAMA

Texte librement inspiré des œuvres de **Franz Kafka**
Mise en scène **Madeleine Louarn** et **Jean-François Auguste**

UNE COPRODUCTION DU CDN BESANÇON FRANCHE-COMTÉ

DU 20 AU 21 NOVEMBRE 2019 *CDN SALLE KARL AUER*
mercredi 20, 20h / **jeudi 21**, 19h + Rencontre

DURÉE 1H15

Avec **Jean-François Auguste** et les comédiennes et comédiens de l'atelier Catalyse **Tristan Cantin, Manon Carpentier, Guillaume Drouadaine, Christelle Podeur, Jean-Claude Pouliquen, Sylvain Robic**
Accompagnement pédagogique **Erwanna Prigent**
Dramaturgie **Pierre Chevallier**
Scénographie **Hélène Delprat**
Musique **Julien Perraudeau**
Chorégraphie **Agnieszka Ryszkiewicz**
Costumes **Clair Raison**
Couturiers **Yolande Autin, Ludivine Mathieu, Magali Perrin Toinin, Armando Sanchez Sanchez**
Régie générale **Thierry Lacroix**
Création lumière **Mana Gautier**
Régie lumière **Clothilde Hoffmann**
Régie son **Cyrille Lebourgeois**
Voix off **Rodolphe Burger**

Production **le Théâtre de l'Entresort** et **For happy people & Co** en coproduction avec **La MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis – Bobigny, Le Quartz – Scène nationale de Brest, la MC2: Grenoble, le Centre dramatique national Besançon Franche-Comté, le Théâtre national de Bretagne, le Festival d'Avignon, le Théâtre du Pays de Morlaix – Scène de territoire pour le théâtre** et l'**Ésat des Genêts d'Or**. Avec le soutien de **La Ferme du Buisson** et de **L'Adami** pour la 72e édition du Festival d'Avignon. Avec la participation du **Jeune Théâtre National**. Ce spectacle est subventionné par la **Drac Bretagne, le Conseil régional de Bretagne, le Conseil régional d'Île-de-France, le Conseil départemental de Seine-et-Marne, le Conseil départemental du Finistère, Morlaix communauté** et de **la Ville de Morlaix**. Création en résidence avec **Le Quartz – Scène nationale de Brest, La Ferme du Buisson** et **La MC93**.

CHOISIR KAFKA

L'œuvre de Kafka s'est imposée car elle rencontre les acteurs de Catalyse d'une manière très forte. Ses textes ouvrent en grand le champ de l'improvisation et de l'exploration. Sa relation avec la réalité nous permet de la mettre en regard avec celle des acteurs, et cela fait friction...
Une des grandes questions qui traverse son œuvre est celle de l'issue, de la recherche d'une issue. Comment se sortir d'une situation qui nous emprisonne ? Des impératifs ou des contraintes contre lesquels chacun bute ? L'issue c'est un point de fuite, une manière de déconstruire ce qui nous contraint, c'est réussir à créer du possible – c'est une manière extrêmement concrète de poser la question de la liberté.
Cette question du possible est au cœur de son écriture. Du possible comme de l'obstacle. Kafka nous permet de réfléchir sur notre propre aliénation, sur ce qui nous entrave, et sur ce que nous acceptons sans nous en rendre compte.
En reprenant ses textes à notre compte, en les retravaillant avec et pour les acteurs de Catalyse, nous voulons voir comment sa manière singulière de traiter le réel ouvre un champ de réflexion pour chacun, sans pour autant donner de réponse. Ce spectacle sera tout sauf une conclusion, une morale.

Madeleine Louarn et **Jean-François Auguste**

© Christian Berthelot

LE PLUS GRAND THÉÂTRE DU MONDE

Le monde de Kafka est un théâtre où l'homme est par nature sur scène.

> **Walter Benjamin**, « Franz Kafka » [1934], in *Sur Kafka*, trad. C. David et A. Richter, Caen, Nous, 2015.

Si l'on ne voulait pas participer à toutes ces réjouissances, on pouvait regarder des vues du théâtre d'Oklahama qui étaient empilées à un bout de la table, destinées à passer de main en main. Mais on ne se souciait guère de ces photos, et Karl qui était le dernier n'en vit arriver qu'une jusqu'à lui. Mais à en juger d'après cette photo, toutes devaient valoir la peine d'être vues. Elle représentait la loge du président des États-Unis. À première vue, on pouvait penser que ce n'était pas une loge, mais la scène, tant l'arrondi de la balustrade avançait dans le vide. Toutes les parties de cette balustrade étaient en or. Entre les colonnettes qui semblaient découpées avec les ciseaux les plus fins, des médaillons étaient disposés côte à côte, qui représentaient d'anciens présidents ; l'un avait un nez remarquablement droit, des lèvres épaisses et, sous des paupières bombées, les yeux fixés sur le sol. Tout autour de la loge, des côtés et du plafond, tombaient des rayons de lumière ; une lumière blanche et pourtant douce découvrait le premier plan, tandis que le fond de la loge, sous les nombreuses nuances d'un velours rouge qui retombait sur les côtés en un drapé retenu par des cordons, ressemblait à un vide aux sombres lueurs rougeoyantes. On avait peine à imaginer des gens dans cette loge, tant tout cela avait un air souverain.

> **Franz Kafka**, *Le Disparu (Amerika)*, trad. F. Mathieu, in *Récits, romans, journaux*, Paris, Le Livre de Poche, 2000.

Est-ce même du chant ? Ne s'agit-il pas plutôt d'un simple couinement ? Et naturellement nous savons tous couiner ; c'est le talent qui est propre à notre peuple, ou plutôt ce n'est même pas un talent, mais une expression caractéristique de notre vie. Nous couinons tous, mais il ne vient évidemment à l'esprit de personne de faire passer cela pour un art, nous couinons sans y prêter attention et même sans le remarquer et il y en a beaucoup parmi nous qui ne savent même pas que le couinement est un de nos caractères distinctifs. Mais, si l'on se tient devant elle, il ne s'agit malgré tout pas seulement d'un couinement ; pour comprendre son art, il ne suffit pas de l'entendre, il faut aussi la voir. Même s'il ne s'agissait que de notre banal couinement, il y a là déjà cette particularité que quelqu'un vient se camper solennellement pour ne rien faire que d'ordinaire. Ce n'est certainement pas un art que de casser une noix et personne ne se risquera donc à convoquer tout un public pour le distraire en cassant des noix. S'il le fait cependant et que son projet réussisse, c'est la preuve qu'il s'agit malgré tout d'autre chose que de casser des noix.

Franz Kafka, *Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris*, trad. C. David, *À la colonie pénitentiaire et autre récits*, Paris, Gallimard, 1990.

Jadis, toute la ville était occupée par l'artiste de la faim ; l'intérêt allait croissant de jour de faim en jour de faim ; chacun voulait voir l'artiste de la faim au moins une fois par jour; les derniers jours, il y avait des abonnés qui restaient assis toute la journée devant la petite cage grillagée.

Franz Kafka, *L'artiste de la faim*, trad. L. Margantin, www.oeuvresouvertes.net.

« Est-ce qu'on peut dire qu'un artiste travaille ? »

IDENTITÉ

Les héros de Kafka ne sont pas des personnes réelles avec lesquelles il serait monstrueux de s'identifier, [...] ils ne sont que des modèles qui restent dans l'anonymat.

> **Hannah Arendt**, « Franz Kafka », in *La tradition cachée : le Juif comme paria*, trad. S. Courtine-Denamy, Paris, C. Bourgois, 1987.

Il y eut encore un léger contretemps quand on lui demanda son nom. Il ne répondit pas tout de suite, il avait de la réticence à dire son vrai nom et à le laisser recopier. Une fois qu'il aurait obtenu même un emploi très modeste et qu'on serait satisfait de lui, on pourrait avoir son nom, mais pas maintenant. Il l'avait d'ailleurs caché trop longtemps pour pouvoir maintenant le révéler. Comme sur le moment aucun autre nom ne lui venait à l'esprit, il se contenta de donner celui qu'il avait porté dans ses derniers emplois : Négro.

> **Franz Kafka**, *Le Disparu (Amerika)*, trad. F. Mathieu, in *Récits, romans*, *journaux*, Paris, 2000.

Il a les deux espèces de nervosité en lui, celle du chat et celle de l'agneau, si différentes soient-elles. C'est pourquoi il se trouve à l'étroit dans sa peau. — Il saute parfois à côté de moi sur le fauteuil, s'appuie avec ses pattes de devant contre mes épaules, et colle son museau contre mon oreille. On dirait alors qu'il me parle, et en effet il se penche ensuite vers moi et me regarde dans les yeux pour observer l'impression que son message a faite sur moi. Et moi, pour être aimable, je fais comme si j'avais compris quelque chose et je hoche la tête. — Alors il saute par terre et sautille de-ci, de-là.

> **Franz Kafka**, *Un croisement*, trad. L. Margantin, www.oeuvresouvertes.net.

« Qui êtes-vous ? » dit la Chenille. Ce n'était pas là une manière encourageante d'entamer la conversation. Alice répondit, un peu confuse :
« Je – je le sais à peine moi-même quant à présent. Je sais bien ce que j'étais en me levant ce matin, mais je crois avoir changé plusieurs fois depuis. »
« Qu'entendez-vous par là ? » dit la Chenille d'un ton sévère. « Expliquez-vous. »
« Je crains bien de ne pouvoir pas m'expliquer, » dit Alice, « car, voyez-vous, je ne suis plus moi-même. »
« Je ne vois pas du tout, » répondit la Chenille.
« J'ai bien peur de ne pouvoir pas dire les choses plus clairement, » répliqua Alice fort poliment ; « car d'abord je n'y comprends rien moi-même. Grandir et rapetisser si souvent en un seul jour, cela embrouille un peu les idées. »
« Pas du tout, » dit la Chenille.

Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles*, trad. H. Bué, 1869.

© Christian Berthelot

« Andiamo les amis ! Let's go !!! »

INTÉGRATION SOCIALE

Nous sommes cinq amis, un jour nous sommes sortis d'une maison l'un derrière l'autre, d'abord le premier est venu et s'est mis près de la porte, puis le second est venu ou plutôt a glissé par la porte cochère aussi légèrement que glisse une boule de mercure, et il s'est mis pas loin du premier, puis le troisième, puis le quatrième, puis le cinquième. À la fin nous formions une seule rangée. Les gens nous ont remarqués, nous ont pointés du doigt, et ils ont dit : ces cinq-là sont sortis de cette maison. Depuis nous vivons ensemble, ce serait une vie tranquille s'il n'y avait pas toujours un sixième qui ne cessait de se mêler à nous. Il ne nous fait rien, mais il nous gêne, c'est suffisant ; pourquoi est-ce qu'il s'incruste alors qu'on ne veut pas de lui ? Nous ne le connaissons pas et nous ne voulons pas l'avoir parmi nous.

Franz Kafka, *Cinq amis*, trad. L. Margantin, www.oeuvresouvertes.net.

Le vieux Prague autrichien était une ville où non seulement les individus étaient en polémique les uns contre les autres, mais où les trois nations combattaient entre elles : les Tchèques, en tant que majorité, les Allemands, en tant que minorité, et les Juifs en tant que minorité à l'intérieur de cette minorité.

Max Brod, *Une vie combattive*, trad. A. Kohn, Paris, Gallimard, 1964.

© Christian Berthelot

Le travail narratif et fictionnel de Kafka consiste, dans bien des cas, à miner de l'intérieur des évidences sociales, une doxa, une croyance collective. Pour s'attaquer à une entreprise aussi gigantesque, il a recours notamment à la mise en cause de l'un des principes sur lesquels repose l'édifice de la narration littéraire occidentale : la fonction de narrateur. Les habitudes ordinaires de la lecture des textes de fiction supposent en effet l'existence, tacite mais nécessaire, d'un « point de vue de l'auteur », endossé le plus souvent par le narrateur ou le personnage principal, qui devient ainsi un « porte-parole » de l'auteur et du même coup une instance à laquelle le lecteur doit pouvoir s'identifier. Pas de lecture romanesque sans processus d'identification à l'une des instances narratives [...]. Ainsi, par exemple, un de ses dispositifs narratifs préférés est la mise en scène d'un enquêteur censé rapporter objectivement une réalité inconnue du lecteur. Or, [ce] personnage [...] est, très souvent, ce que je propose d'appeler un « narrateur-menteur ». Il est donc un véritable piège tendu au lecteur. En donnant la parole à ces « enquêteurs », Kafka ne fait pas parler ceux auxquels le lecteur devrait pouvoir s'identifier « naturellement », mais, à l'inverse, ceux dont il critique ou dénonce le point de vue.

Pascale Casanova, *Kafka en colère*, Paris, Seuil, 2011.

« Croyez-vous que ce soit de la publicité mensongère ? »

FRANZ KAFKA (1883-1924)

Franz Kafka passe un peu partout pour le symbole même de la littérature d'avant-garde. L'une des particularités les plus remarquables de cette œuvre déroutante, c'est qu'elle entremêle à ses thèmes romanesques des motifs moins apparents, qui tous ont trait à l'existence même de l'écrivain et aux problèmes de la création. Ici, en effet, la littérature est toujours liée d'une manière ou d'une autre à ce qui arrive au héros, elle est le principe au nom duquel l'individu espère et lutte, l'instance toute-puissante qui le séduit, mais qui, le vouant finalement à l'échec, est impliquée comme lui dans un obscur procès. Non que Kafka enferme dans ses récits une philosophie de la littérature ou une théorie esthétique, il n'a pas l'esprit théoricien, à peine trouverait-on dans ses récits quelques pages de réflexion abstraite qui sont des notes personnelles, le plus souvent ambiguës, et fort éloignées des préoccupations esthétiques des contemporains. Mais la littérature était sa passion, au sens profane comme au sens religieux du mot. Un amour donc, et un calvaire, avec ce que ces deux ordres d'expérience supposent de caractère pathologique et de dynamisme exemplaire. Pathologique, car la passion ici en vient, à force de déchirement, à se nier elle-même et à détruire son propre objet. Exemplaire malgré tout, par la vérité intransigeante de l'expérience vécue qui, en dépit ou plutôt à cause de son extrême singularité, donne à connaître non seulement le malaise de l'écrivain isolé, mais une situation tout à fait générale de l'art avec ses questions, ses contradictions, sa frivolité, son tragique.

Marthe Robert, extrait de « Franz Kafka », *Encyclopaedia Universalis*.

MADELEINE LOUARN, JEAN-FRANÇOIS AUGUSTE ET L'ATELIER CATALYSE

Madeleine Louarn vient au théâtre par la pratique de la mise en scène avec des acteurs handicapés mentaux. En 1984, elle crée Catalyse, une compagnie de théâtre amateur qui devient bientôt permanente et professionnelle, au sein du centre d'aide par le travail de Morlaix. En 2007, avec *Alice ou le monde des merveilles*, Jean-François Auguste rejoint le projet pour un compagnonnage au long cours. Parce qu'ils sont, au quotidien, démunis pour appréhender l'existence, la scène devient pour ces actrices et acteurs un territoire qu'ils doivent éprouver envers et contre leurs propres défaillances. Avec eux, les metteurs en scène ont ainsi monté entre autres Shakespeare, Beckett, Lewis Carroll, Aristophane, en cherchant en permanence à faire advenir la poétique de la scène par de nouveaux modes de jeu et de représentation.

À VENIR

www.cdn-besancon.fr / 03 81 88 55 11

DU 3 AU 4 DÉCEMBRE 2019 - CDN SALLE KARL AUER
MAR 3, 20H / **MER 4,** 20H
UNE PRODUCTION DU CDN BESANÇON FRANCHE-COMTÉ

MEAULNES (ET NOUS L'AVONS ÉTÉ SI PEU)

D'après le roman d'**Alain-Fournier** Un spectacle de **Nicolas Laurent**
Créée la saison dernière, la libre adaptation du *Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier par Nicolas Laurent revient sur les planches du CDN de Besançon. Sondant les rapports du théâtre au roman, de la réalité à sa représentation, de la fiction littéraire à la fiction sociale ou individuelle, *Meaulnes (et nous l'avons été si peu)* compose un paysage théâtral sensible et poétique, aussi désespéré que malicieux, où le mal de vivre se joue et se déjoue avec humour et espièglerie.

DU 17 AU 18 DÉCEMBRE 2019 - THÉÂTRE LEDOUX
MAR 17, 20H / **MER 18,** 20H
UNE COPRODUCTION DU CDN BESANÇON FRANCHE-COMTÉ

PELLÉAS ET MÉLISANDE

Texte **Maurice Maeterlinck** Mise en scène **Julie Duclos**
Après *Nos Serments* en 2015 et *MayDay* en 2017, Julie Duclos continue de sonder les profondeurs du paysage humain et interroge les connexions de cette fable symboliste avec le réel. Explorant avec finesse les rencontres entre scène et vidéo, elle fait converger tous les possibles du théâtre pour révéler la force sensuelle du poème. Dans un lieu à la fois très concret et métaphorique, *Pelléas et Mélisande* fait surgir un « inconnu » nous renvoyant aux mystères de l'existence.

DU 7 AU 11 JANVIER 2020 - CDN SALLE KARL AUER
MAR 7, 20H / **MER 8,** 20H / **JEU 9,** 19H / **VEN 10,** 20H / **SAM 11,** 18H
UNE PRODUCTION DU CDN BESANÇON FRANCHE-COMTÉ

BÉRÉNICE

Texte **Jean Racine** Mise en scène **Célie Pauthe**
Célie Pauthe a redécouvert *Bérénice* à travers un court-métrage réalisé par Marguerite Duras en 1979, *Césarée*. Dans ce film-poème, qui est présent dans le spectacle, l'auteure-cinéaste imagine l'après-séparation, le retour de Bérénice à Césarée, sa ville natale de Judée, dont elle était reine et qu'elle quitta pour suivre Titus, le colonisateur, destructeur du temple de Jérusalem. Pour Racine, l'enfant de Port-Royal, élevé au lait de la radicalité janséniste, comme pour Duras, l'amour est un pari qui engage corps et âme, et qui ne peut se vivre qu'en s'abandonnant intégralement à l'autre, au risque de s'y perdre, de s'y dissoudre, de s'y détruire. L'amour est tout sauf une terre de négociation et de compromis. Mais en est-il un autre qui mérite d'être vécu ?